

1977 .7-

ACADÉMIE DRÔMOISE



Lettres, Sciences et Arts

ACADEMIE DROMOISE
des
LETTRES SCIENCES et ARTS

Chambre de Commerce
26000 - VALENCE -

=====

EDITORIAL

Madame LIENARD : Rapport d'Activités de l'Académie

Henri ROCHEGUDE : Lettre à un curieux

André BLANC : Les épistolières valentinoises à la
veille de la Révolution

Claude BONCOMPAIN : Le Facteur CHEVAL.

=====



VINGT ANS APRÈS

Les sociétés savantes ont pendant deux siècles fleuri dans nos provinces, rassemblant des hommes de toutes conditions qui avaient en commun une passion : celle des sciences et des lettres.

Ainsi naquit quelques années avant la Révolution la première Académie Drômoise que présida Mgr de TARDIVON, abbé de Saint Ruf. Pouvait-on la ressusciter à notre époque ? André MILHAN le tenta, en 1956. C'était un pari difficile à tenir. On sait assez qu'une centralisation sévère écume la province de ses hommes de talent, que les loisirs font la part étroite aux jeux de l'esprit, que les sciences humaines deviennent métier d'universitaire, qu'enfin la littérature, les vieilles humanités sont traitées avec un dédain croissant en un monde épris de technique et d'efficacité.

Pourtant cette Académie a vécu. Elle approche de sa majorité, ayant connu des périodes fort diverses, de sommeil et d'activité, d'enthousiasme et de semi abandon, comme il est naturel d'un organisme sans soutien officiel, sans structures administratives, ne vivant que de bonne volonté, de confiance en l'esprit désintéressé, de ce vivace besoin qu'ont certains de partager avec d'autres leur amour de la "culture". Oh ! Je sais, je sais les polémiques que suscite ce mot. Mais je leur opposerai le vieux Lafontaine emballé par la lecture d'un petit prophète et s'en allant par les rues pour demander aux passants : "Avez-vous lu Baruch ?

Belle démarche, si simple, si belle en son exquise naïveté ! N'est-elle pas faite pour appeler l'amitié, toute prête d'avance à s'en contenter ?.

Son Président actuel Pierre AGERON tient à fêter ce 20° Anniversaire par quelques manifestations valentinoises et a fait appel à toutes les bonnes volontés. Bien entendu, l'Académie n'a point de ressources. Elle a pourtant publié quelques cahiers, avec des moyens de fortune. En voici un nouveau.

Nous l'offrons à nos amis comme on offre une fleur, même modeste, pour la joie d'un instant, pour un peu de rêve et de divertissement furtif.

C. B.

RAPPORT d'ACTIVITES de l'ACADEMIE DROMOISE des LETTRES,
SCIENCES et ARTS
pendant le dernier trimestre de l'année 1975 et l'année 7
par Mme LIENARD.

Le premier bulletin de l'Académie Drômoise rendait compte de la séance du 13 Juin 1975.

Une séance s'est tenue, après la halte des vacances le 15 Décembre 75 dans une salle du nouveau bâtiment des Archives mise à la disposition de l'Académie par son directeur M. ERMISSE.

Cette séance a été marquée par l'élection de cinq nouveaux membres : M. Gérard BAYLE, directeur de l'Ecole régionale des Beaux-Arts de Valence, M. ARSÈNE HERITIER, préhistorien, Melle Christiane BERUT-TARGE, directrice de l'Ecole de danse classique de Valence, M. Fernand TARJON, poète, et M. Jean BERTHON, ingénieur de la C.E.A. M. ERMISSE, directeur des Archives départementales est élu membre correspondant.

La réunion comportait une importante communication d'André BLANC, maître de recherches au C.N.R.S., sur les cultes orientaux de Cybèle et Mithra dans le bassin moyen du Rhône.

L'année 1976 s'est ouverte pour l'Académie le 20 Février 76 par un dîner-débat chez Pic, avec la présentation des élus de la séance du 15 décembre 1975. Le Président Pierre AGERON a adopté une formule nouvelle très vivante en remplaçant le dis-

cours statutaire d'autrefois par une série de questions destinées à mettre en lumière les activités passées ou présentes du nouvel académicien.

Le 12 mai 76 l'académicien Claude BONCOMPAIN donnait une brillante conférence sur le Facteur CHEVAL et son Palais Idéal, conférence riche de vues originales sur cet inépuisable sujet.

Le 20 mai 76 avait lieu une sortie itinérante des membres de l'Académie avec leurs familles et leurs amis à Montélimar, l'Homme d'Armes et Donzère; journée très chargée avec séance de travail au Foyer du Théâtre de Montélimar, comportant l'élection du comédien Charles MOULIN comme membre actif, une communication de Me VALLENTIN du CHEYLARD sur "Un ministre réformateur sous Louis XV", l'évocation des souvenirs du nouvel élu un repas à la Bastide de l'Homme d'Armes avec un vibrant hommage de Pierre VALLIER à Marius MOUTET et d'intéressantes interventions de Gustave MOUTET et René SIMONNET halte à Donzère dans l'accueillante Mairie-Musée de M. RODET, puis visite du Musée de préhistoire et protohistoire; visite trop rapide d'ailleurs car l'heure pressait, sous la conduite d'Arsène HERITIER ; dernière halte enfin à Montélimar dans la belle demeure et le frais jardin de Me VALLENTIN du CHEYLARD et Madame avec visite de leurs collections.

Après les vacances, le bureau de l'Académie s'est réuni plusieurs fois pour organiser la saison 76-77. Diverses candidatures de nouveaux académiciens ont été envisagées et les dates des premières manifestations de l'Académie retenues.

Tout d'abord le 21 octobre 1976, confé

rence du Professeur de ROUGEMONT, secrétaire général de l'Association pour la personne et membre de l'Académie : "Comment concilier la physiologie et ses conditions impératives et les fonctions spirituelles de l'homme", propos passionnants qui suscitèrent un vivant débat.

Le 4 Novembre 76 le Président AGERON conduisait ses auditeurs par la parole et par l'image dans le Valence d'autrefois, avec de nombreuses interviews des témoins des faits évoqués.

Dernière date prise le 21 Janvier 1977 avec, comme pour toutes les manifestations précédentes, séance de travail dans l'après-midi et conférence publique le soir par Charles MOULIN. Un nombreux public accueillit et applaudit le nouvel académicien dans son émouvante évocation de sa vie d'homme et de comédien.

Dans l'après-midi quatre nouveaux membres ont été élus : Dr. PLANAS d'Etoile, le volcanologue Haroun TAZIEFF, le cinéaste Freddy TONDEUR membres actifs et Lucie VERGER, professeur de lettres et écrivain membre correspondant.

De nombreuses manifestations ont été prévues pour l'avenir, célébration du XXème anniversaire de la Compagnie, diverses conférences, peut-être le prix littéraire en question depuis de longs mois. Seule une date a été retenue, celle du 17 Mars pour un concert à Romans sous le patronage de l'Académie. De nombreuses réunions de bureau seront nécessaires pour la réalisation de tous ces projets.

LES EPISTOLIERES VALENTINOISES
A LA VEILLE DE LA REVOLUTION -

par André BLANC

Toute une tranche de vie des habitants du Valentinois, sous le règne de LOUIS XVI, nous est contée par des femmes à travers une abondante correspondance qui, hélas, fut mal conservée. On ne saurait se plaindre de cette approche à travers la pensée féminine moins rationnelle que celle des hommes, mais beaucoup plus intuitive et sensible, ce qui est une qualité pour ne pas s'égarer dans ce monde aux idées labyrinthiques où la vérité prend mille formes souvent contradictoires. L'ensemble de cette étude a donné matière à une partie du Livre "La Vie à Valence sous les rois de France" "(1500 à 1790" en cours d'édition dont je livre ici quelques bonnes feuilles.

... A la veille de la Révolution, les femmes semblent touchées par une sensibilité préromantique et évoluent vers une plus grande liberté d'allure et de moeurs. Toutes veulent prouver leur personnalité en imitant la déjà célèbre Mme de SEVIGNE. Sans tenter de décrypter le roman à clé, bien de son époque, "Les Liaisons Dangereuses" (1782) dont l'auteur, Pierre CHODERLOS de LACLOS, prit ses modèles à Besançon, Grenoble et Valence, on peut facilement constater que cette littérature offre de précieuses informations agrémentées d'anecdotes savoureuses.

Dans ce domaine, on aurait pu avoir beaucoup de lumières sur la société valentinoise à travers les femmes, si une énorme masse de correspondance, conservée au Château de Beauvallon, dans les archives de Bressacq n'avait pas été livrée aux flammes au milieu du siècle dernier.

Néanmoins quelques lettres concernant Valence, se voulant aussi spirituelles que bien informées, nous sont parvenues. Elles étaient adressées à Melle Marie-Françoise AYMON de FRANQUIERES (1) de Grenoble par Mme de la ROLIERE (2). Cette dernière qui se faisait une haute idée de son style et de sa personne, n'hésitait pas à écrire au lendemain de ses noces : " Le défaut de fortune fait faire bien des sottises ; je l'éprouve d'une manière cruelle. Si j'avais eu une dote honnête, je ne serais pas Mme de la ROLIERE et Valentinoise. Se faire religieuse avec répugnance est aussi une terrible extrémité. En vérité, il vaudrait mieux n'être pas né" (février 1769). Toutes ses correspondances ne sont pas aussi désabusées, comme nous le verrons plus loin.

L'année 1784 voit s'établir la Société Littéraire de Valence. Il y avait eu plusieurs tentatives car on recherchait les moyens d'imiter Grenoble qui avait la sienne depuis quelques années. Les intellectuelles valentinoises se piquant de lettres et même de sciences s'amuserent beaucoup de cette initiative masculine et, quelques années plus tard (10 janvier 1787), Mme de la ROLIERE parlait encore de cette fondation en termes railleurs : "Voilà toutes les nouvelles, à moins

que l'établissement d'une académie à Valence n'ait pour vous le prix de la nouveauté. Elle vient d'être patentée. Un savant de Hollande les a consultés par un mémoire en langue tudesque sur l'électricité ; je ne sais comment ils y répondront. L'abbé de Saint-Ruf (Jacques de TARDIVON) est le président de l'auguste compagnie, quoiqu'il ne soit pas le plus fort. On dit que le plus capable, et je le crois, est Monsieur de la DEVESE l'aîné (3). En attendant que ce corps soit bien installé et ait pris quelque consistance, on en rit un peu."

La petite noblesse et une certaine bourgeoisie avaient pris l'habitude, chaque été, de fréquenter les stations d'eaux minérales où les bien portants désœuvrés supplantaient largement les malades. Valence, fort bien située dans ce domaine, offrait dans sa région immédiate de grandes possibilités et, tout un choix de procédés curatifs. C'est encore grâce à la féconde épistolière que fut Mme de la ROLIERE que nous devons ce curieux tableau de la station Saint-Georges, au-dessus de Charmes-sur-Rhône : "Il s'est écoulé plusieurs siècles, Mademoiselle, depuis que je n'ai eu le plaisir de m'entretenir avec vous, ayant habité quelque temps dans un pays perdu, c'est-à-dire dans les montagnes du Vivarais, que les correspondances ne gravissent point. Elles sont toutes suspendues pendant le séjour que l'on y fait pour y boire des eaux minérales, dans lesquelles on se plonge ensuite, à la plus vive

ardeur du soleil. C'est là le moindre des inconvénients qu'on y découvre, car on y est pêle-mêle, hommes et femmes, sains et galeux, rogneux etc., pauvres et riches, dans un contenu d'eau de deux toises au carré, J'y ai vu jusqu'à quarante personnes à la fois, et lorsque la surface du fond est couverte, on se met les uns sur les autres. Ajoutez à cela une eau qui ne se renouvelle que par un fil et qui, par conséquent, est coupée au moins par moitié avec toutes les eaux que l'on a bues avant de s'y mettre. Monsieur DAUMONT (4) prétend que c'est du choc de tous ces sels réunis que naît le bien que chaque individu en reçoit pour sa santé et surtout pour les maladies de la peau. La peinture de ce cloaque est celle des bains de Saint-Georges, lesquels ne seraient pas supportables si on n'y allait pas en société.

Les cures thermales n'étaient pas la seule panacée pour entretenir la santé, le magnétisme, dans une société qui se voulait évoluée et se piquait de scientisme, connaissait de nombreux adeptes et la dernière trouvaille, le baquet du docteur MESSMER (5) faisait courir le monde. Ce médecin allemand avait trouvé un émule à Valence, M. de LORME ; c'était un praticien un peu charlatan qui obtint rapidement un immense succès.

Les Valentinois, malgré leur native méfiance guettèrent anxieusement pendant des mois, le traitement qu'il avait entrepris, à grand renfort de publicité, sur une religieuse de Notre-Dame atteinte d'un cancer incurable. Cette expérience révolution-

naire se termina mal, mais le prestige de M. de LORME n'en fut pas atteint. "A Valence, écrit-on, on ne parle dans la bonne société que de magnétisme, les ballons ont eu leur tour, mais aujourd'hui leur règne est presque fini."

Il est bien certain que le mouvement de curiosité suscité par la montgolfière fut énorme dans toutes les couches de la population. "Ce ballon gonflé par un feu de paille, cette prétention de parcourir l'espace à son gré, ce comble de toutes les audaces" disaient les esprits "bien pensants", ces ballons donc, animaient toutes les conversations et les Valentinois se trouvaient fort bien placés à l'époque avec les ascensions des frères MONTGOLFIER dont celle de Lyon en Juin 1784, précédée par les expériences du marquis d'ARLANDES (6) à Grenoble et à Pisançon, sans oublier un Chabeuillois, le comte Jean de LAURENCIN (7)...

Dans les préludes de la Révolution, oeuvre de la noblesse libérale, qui sema le vent pour récolter la tempête, le Parlement de Grenoble s'opposa au gouvernement royal. Dans l'escalade qui suivit, les répressions ordonnées par la cour de Versailles amenèrent dans la capitale du Dauphiné un soulèvement populaire les 7 et 8 juin 1788, connu dans l'histoire sous le nom de "Journée des Tuiles".

Mme de la ROLIERE habitant toujours Valence où il n'y eut aucune réaction à ces événements, donne un point de vue personnel qui n'est

pas celui de la population de sa résidence : "On n'attend et on ne voit que révolution, écrit-elle le 2 mai 1788 à Melle FRANQUIERES, toujours domiciliée à Grenoble, l'on en craint ici une grande pour le Parlement ; l'on pense que l'arrivée de Monsieur CLERMONT-TONNERRE est pour frapper quelque grand coup. C'est ce que le temps nous apprendra peut-être trop tôt. Cependant vous m'obligeriez de vouloir bien m'instruire de ce qui se passera à Grenoble. Je ne puis cesser de m'intéresser au sort d'un corps où j'ai une partie précieuse de ma famille."

Apprenant la "Journée des Tuiles", elle écrit à sa correspondante le 25 juin 1788 : "Je pense bien que vous avez été sensible à la scène populaire du 7. Pour moi, j'en ai été accablée et pour les maux que j'ai craint qu'elle attire à Grenoble. Les esprits sont-ils calmés et s'accoutument-ils à l'absence du Parlement ? Je le regarde comme dissous par les privilèges dont on les a dépouillés et peut-être leur fera-t-on encore l'injustice de les priver de la finance de leur charge si ce nouveau régime ne leur convenait pas et qu'ils voulussent se tirer d'un état qui cesse d'en être un".

Le Parlement était en sommeil, mais rien ne pouvait modifier l'état de rébellion de Grenoble, ce qui amena plusieurs assemblées, dont celle de Vizille, le 21 juillet 1788. Cette der-

nière fut souvent considérée comme l'un des premiers actes de la Révolution, non pas pour ses termes mais simplement parce qu'elle s'était tenue malgré le pouvoir. Elle réclamait simplement la réunion des Etats de la province, celle des Etats du royaume assortis de revendications modérées.

Mme de la ROLIERE le comprit fort bien en donnant ses impressions de Valence qui s'était abstenue d'y participer : "Vous avez sans doute su dans son temps le vertige qui avait saisi tout Valence contre le Parlement. Il y a apparence qu'il a sa source dans la jalousie que j'ai toujours reconnue aux Valentinois des avantages et de la fortune que possédait Grenoble. Ils ont vu et espéré avec délices que le Grand Baillage établi à Valence leur attirerait une fortune qui serait assise sur les ruines de Grenoble. Il y a environ un mois que ce tribunal est formé ; il ne l'est que par les membres du présidial. Il en faudrait encore dix-huit pour le compléter, mais personne ne se présente. Ils ont beaucoup de loisirs, car personne ne leur confie de causes. Les Valentinois, après avoir bien clabaudé contre la convocation de l'assemblée du 21, ont fini par y aller au nombre de trois, et tous les autres nobles qui sont à Valence ont signé une procuration de consentement qu'ils ont envoyés à Monsieur de VEYNES (8). J'ai lu le procès-verbal de l'assemblée et la lettre qui s'est jointe. Elle m'a paru bien raisonnée et bien frappée. Les plus passionnés de ce pays-ci prétendent qu'elle ne signifie rien." (9).

Les Valentinois restés en dehors du mouvement pour ménager l'avenir furent piégés par le brusque retournement du roi. Un peu dépités, ils participèrent à l'assemblée des trois ordres de Romans en septembre 1788.

Mme de la ROLIERE vint à Romans pour se rendre compte par elle-même du déroulement de la première assemblée : "Vous serez peut-être étonnée de la curiosité qui m'a portée à aller à Romans pour prendre une idée de ces assemblées. J'ai été dans la même journée à deux assemblées qui étaient du seul ordre de la noblesse, où l'on discutait les preuves plus ou moins fortes de noblesse pour avoir l'entrée aux Etats.

On exigeait cent ans ; ce qui exclurait cent soixante cinq personnes ou familles et priverait peut-être de bien des connaissances et des lumières. Cela avait passé ; mais il y a eu de fortes réclamations contre cet avis et on est venu à un nouvel examen. J'ai bien de la peine à croire qu'on puisse parvenir à accorder tant de monde, qui diffèrent si fort sur le moindre sujet. J'espère qu'il en résultera tant de difficultés que les choses resteront dans leur ancien état. Je vous dirai confidemment que c'est mon voeu et que je trouve qu'en maintenant les droits et prérogatives du Parlement dans leur entier, il représente suffisamment la province. Pourvu que les Etats généraux ne les attaquent pas. J'ai entendu, quand on a été aux voix, appeler Monsieur de MAUBAC (10). Mais l'église où l'on s'assemble est si grande que je n'ai pu le voir. J'aurais voulu rencontrer une assem-

blée des trois ordres réunis mais je m'en suis conso--
lée en me faisant l'idée, pour y suppléer, d'une
assemblée où l'on triplerait le bruit qui était déjà
très considérable dans celle des nobles. Je fis une
apparition dans celle du tiers-état qui se tenait
dans le même temps. Elle me parut plus tranquille,
quoique plus nombreuse" (28 septembre 1788).

Dans sa correspondance Mme de la RO-
LIERE commente encore quelques évènements mais les
courriers ne sont plus sûrs. La dernière lettre
conservée datée du 20 mai 1790 expose l'émeute et
le meurtre du vicomte de VOISIN, commandant de la
place de Valence.

"N'avez-vous pas frémi, ma chère
amie, des scènes horribles dont Valence a été le
théâtre le 10 de ce mois ? Heureusement pour moi,
j'étais à la campagne et ne suis de retour que de-
puis le 16, où j'ai trouvé tout le monde dans la
terreur et la consternation. Je n'ose vous décrire
les circonstances atroces qui ont accompagné ce
meurtre ; les lettres ne sont pas en sûreté. Il a
été suivi de nombre d'émigrations de sept ou huit
maisons, dont Monsieur et Madame de BRESSAC sont
du nombre. Plusieurs sont à Lyon, d'autres à Cham-
béry, où l'on n'a pas trouvé la tranquillité qu'on
cherchait. Les maisons BRESSAC et MARQUET sont
partis précipitamment pour se rendre à Lausanne.
Le peuple se plaint de l'absence de ces maisons ;

qui font un grand vide dans une petite ville. Je crois que cela ne contribuera pas peu au maintien de l'ordre pour fixer au moins le peu de personnes qui restent, quoique ce soient celles qui ont le moins de fortune.

La municipalité et la milice nationale ne négligent rien pour faire cesser les insultes et le désordre qu'a introduit cette malheureuse journée. Le major de l'artillerie et un capitaine partaient le surlendemain pour rendre compte au ministre ; on n'en a pas encore entendu parler. On craint les efforts de la populace pour retenir ce régiment, s'il survenait des ordres pour le faire partir. Il l'a trop bien secondée, en ne défendant pas ce malheureux chef, qui a été massacré au milieu d'eux et de la municipalité. Plusieurs membres de cette dernière se sont exposés et même en ont porté des marques. Mais des flots de populace les ont jetés par force loin de leur victime et, pour justifier l'iniquité, on a supposé des vues criminelles à ce malheureux, dont il n'était pas capable. On n'a rien trouvé de tel dans ses papiers. On a interprété une lettre qu'on a trouvée sur lui, ou qu'on croit même supposée. Il fut averti le matin du danger qu'il courait, il répondit froidement qu'on aurait la citadelle qu'avec sa vie. Il avait son congé dans sa poche depuis deux mois, dont il n'a jamais voulu user, disant qu'il resterait pour la sûreté de la ville. Je compte rester ici jusqu'à ce que les esprits de mon canton soient calmés. Ils ont proscrit la ROLIERE. J'espère que ce vertige n'aura qu'un temps".

Si on ne possède plus de lettres de Mme de la ROLIERE, on retrouve sa trace : sa famille a

perdu beaucoup d'argent et le paratonnerre de sa maison, elle se présente devant le conseil général de la commune le 16 décembre 1793 pour déclarer : "attendu les besoins de la patrie en danger et que chaque citoyen doit contribuer autant qu'il peut au salut de tous, j'abandonne une créance de 57 000 livres qui m'est due par la nation".

Ceci ne l'empêche pas, quelques semaines plus tard (7 février 1794), d'être taxée de 5 000 livres, comme "riche égoïste".

NOTES

1 - Louis AYMON, seigneur de FRANQUIERES, conseiller au Parlement de Grenoble, avait épousé en premières noces Melle Antoinette VIDAUD de la TOUR, dont il eut une fille, Marie-Anne, qui devint Mme Jean-Baptiste de BRESSAC et habita Valence dans l'hôtel de la Côte des Chapeliers ou au château de Beauvallon.

De son second mariage avec Melle Laure PLANELLI de la VALETTE il eut un garçon, Laurent, reçu en 1766 conseiller au Parlement avec dispense d'âge, mort sans postérité, et une fille, Marie-Françoise, qui resta célibataire et mourut à Grenoble vers 1807. Cette dernière survécut à toute sa famille et c'est ainsi que les papiers des de FRANQUIERES,

dont la correspondance de Mme de la ROLIERE, passèrent chez les uns BRESSAC et furent entreposés au début du XIXe siècle au château de la Vache (Beauvallon).

2 - Mme de la ROLIERE, née Claire de la COSTE, était une Grenobloise aussi élégante qu'instruite. Elle épousa avec beaucoup de résignation, le 1er février 1769, le Valentinois François-Laurent LANCELIN de la ROLIERE, lieutenant-colonel au régiment de Lyonnais. Ce dernier possédait comme les de BRESSAC, une propriété sur les coteaux de la ROLIERE, près de Livron et une maison à Valence où il passait l'hiver.

3 - Pierre-Paul-René-François de CLERC, marquis de la DEVEZE, ancien capitaine au régiment du roi. Il s'était marié en 1763 avec sa cousine Magdeleine-Angélique de la TOUR du PIN-MONTAUBAN.

4 - Arnulphe DAUMONT, né en 1721, fit toutes ses études médicales à Montpellier. Il devait occuper en 1745 les deux chaires de médecine à l'université de Valence. Il fut le correspondant des Encyclopédistes et fournit 374 articles de médecine et de physiologie. Il mourut en 1800.

5 - L'innovateur de ce célèbre baquet était un médecin allemand, Friedrich-Anton MESSMER (1734-1815) qui, en étudiant le "magnétisme animal", avait mis au point un système de cure révolutionnaire.

Appelé à Paris en 1778, il devait soulever de multiples controverses. Il fut obligé de quitter la France en 1785 après publication de rapports défavorables,

6 - François-Laurent marquis d'ARLANDES, né le 25 septembre 1742 au château de Saleton, près d'Anneyron. Il commença une carrière militaire mais, en 1780, son état de santé l'obligea d'abandonner l'armée. Il était à Paris lorsqu'il apprit qu'un de ses condisciples du collège de Tournon, Joseph MONTGOLFIER, avait réussi avec son frère Etienne à faire voler un ballon. Il se passionna pour les expériences d'aérostation et avec Pilâtre de ROZIER fut le passager du vol historique du 2 novembre 1783 devant la cour. Il devait mourir ruiné dans sa propriété drômoise le 1er Mai 1809.

7 - Jean-Espérance-Blandine, comte de LAURENCIN, naquit à Chabeuil le 17 janvier 1740. Officier d'infanterie, il fut blessé à Minden en 1759, quitta l'armée, s'établit à Lyon et dirigea les nouveaux travaux d'urbanisme de l'ingénieur PER-RACHE. Connaissant les frères MONTGOLFIER, il se passionna pour les ballons, et, le 8 février 1784, un engin de sa construction, non monté, prit l'air de la pelouse de son château de Chabeuil (Affiche de Dauphiné, 1784). Il devait mourir à Lyon le 21 janvier 1812.

8 - Jean-Frédéric de VEYNES, marquis de Bourg-les-Valence, était le fils de Louis-Jean-Baptiste et de Jeanne-Angélique de la TOUR du PIN GOUVERNET.

9 - Mme de la ROLIERE à Melle de FRANQUIERES, le 2 Août 1788. L'expéditrice est ici mal informée car, après de multiples discussions, les Valentinois ne participèrent pas à l'assemblée du 21 juillet à Vizille.

10 - Louis-Gabriel PLANELLI de la VALETTE, marquis de MAUBEC, né en 1745, officier aux gardes françaises, puis député de la noblesse aux Etats Généraux. Il émigra en 1792, revint sous l'empire et mourut à Grenoble en 1832. Il était le cousin de Melle de FRANQUIERES.

LETTRE A UN CURIEUX

Henri ROCHEGUDE

... Vous me demandez, mon cher ami, de vous éclairer sur la symbolique des Tapis d'Orient ... Comme je vous reconnais bien là ! Vouloir pénétrer au-delà des apparences, découvrir sans le signe un sens caché exprimé consciemment ou inconsciemment par son auteur ... en forcer l'ésotérisme, n'est-ce-pas depuis toujours une de vos passions ?

Je pense à vos recherches sur les graffiti, à votre exégèse du Facteur Cheval, à votre étude de FULCANELLI.

Et maintenant, tel Nicolas FLAMEL sur le chemin de Saint-Jacques, vous me demandez de vous guider à travers la Forêt de Symboles qui couvre les Tapis d'Orient.

Au risque de vous ennuyer par le classique appel à l'humilité que tout novice ne doit pas oublier, je vous inciterai d'abord à ne pas chercher le moindre symbole dans votre beau tapis, car il n'en contient peut-être pas, à ne pas essayer de traduire un langage aujourd'hui à peu près perdu, mais à jouir simplement et en profane sensible de l'harmonie de son dessin et de ses couleurs, à regarder ses méandres comme le jeu décoratif millénaire de lignes qui courent semblablement sur les poteries les plus anciennes des cinq continents, sur les frontons grecs ou les Palais Mayas, sur nos bandeaux romans ou les canevas de nos grand'mères. Vous éviterez ainsi toute déception.

Sans doute HUYSMANS affirme-t-il dans sa Cathédrale que "le symbole existe depuis le commencement du monde". Ce n'est pas discutabile, mais il ne faut pas chercher et le voir partout ; sinon, l'imagination, cette adorable folle, vous entraînera aux pires égarements.

Soyons prudents mon cher ami et ne prêtons pas au nomade des steppes et encore moins à l'artisan des souks, très éloigné des forces originelles, telle pensée, philosophique ou mystique, qu'ils ne sauraient comprendre.

Bien entendu, cela ne veut pas dire que votre tapis ne contient pas de symbole, mais simplement que tout n'y est pas symbole et qu'il faudra distinguer, entre le signe qui n'est qu'une stylisation et celui qui, éventuellement, exprimera un message.

Il me paraît indispensable d'insister sur ce point, car un tapis n'est pas un hiéroglyphe à déchiffrer.

Il est simplement couvert de signes et d'images qui se juxtaposent et se superposent, en provenance de couches différentes de civilisation et de religions, anciennes et récentes, connues ou inconnues.

Si certains peuvent être des symboles, le dessin d'origine en est généralement très profondément déformé et devenu méconnaissable par des styli-

sations successives, d'où la grande difficulté, sinon l'arbitraire de telle ou telle interprétation.

Mais également cette difficulté n'en sera que plus attachante.

Dans notre tentative d'aujourd'hui, nous ne regarderons que les seuls Tapis d'Orient, au sens Proche Orient, car la très riche symbolique chinoise nous entraînerait trop loin.

En effet, alors que les Musulmans ont une tendance à dépouiller les symboles de toute signification et à les utiliser comme de simples ornements, les Chinois ont largement recours aux symboles religieux liés au Confucianisme, puis au Taoïsme et au Bouddhisme.

Nous verrons d'abord la symbolique des couleurs, puis celle des dessins qui peuvent être, soit des motifs naturalistes, soit des motifs géométrisants, selon l'évolution classique du figuratif vers l'abstrait.

- Pour les couleurs, dans tout le Proche Orient et l'Asie Centrale, elles auraient le sens archaïque suivant :

- JAUNE d'OR : pouvoir, grandeur, richesse.
- BLANC : pureté, lumière, paix.
- ROUGE : bonheur, joie.
- NOIR : destruction, révolte.
- VERT : renouveau, résurrection.
- BLEU DE CIEL : généralement regardé comme couleur de deuil.

- POURPRE : (VIOLET FONCE) : distinctif des rois.

Cette clef des couleurs est, à priori, surprenante et "colle" assez mal avec les tapis que nous connaissons.

Elle vous permettra cependant de vous amuser à blasonner vos tapis en termes d'Héraldique (qui sont d'ailleurs des emprunts au Persan et à l'Arabe).

Tel tapis sera "d'Or", aux décors végétaux d'Azur et de Sinople, géométriques de gueule de "Pourpre".

Je ne suis pas sûr que ce jeu satisfaira vraiment votre désir de symbolique, mais il vous aura forcé à détailler les couleurs de votre Caucasien et cela seul vous aura donné grande joie.

- Parlons maintenant des décors eux-mêmes en commençant par les signes les plus simples, particulièrement nombreux dans les tapis géométriques.

En principe d'origine tribale, ces signes sont des marques de provenance à l'instar des poinçons d'orfèvre et servent également à marquer les chameaux, les moutons ou les armes.

Puisqu'il faut leur donner un nom, faute de croquis, nous les appellerons : le bâton croché ou non, la porte, le poignard, le motif à tonnerre (zig zag) etc... Il y a aussi des X, des S, des Y...

Mais ces dénominations n'ont aucune prétention à une interprétation quelconque. Si elles ont une symbolique, elle nous est obscure ; peut-être exprime t-elle une protection ? ...

Toutefois l'exemple que nous allons étudier plus profondément vous montrera à quels résultats douteux peut nous conduire notre imagination.

Regardez cette sorte de peigne à cinq doigts : pour certains, c'est la fameuse main de Fatma, la Khamsa, grâce à laquelle on peut écarter les maléfices des sorciers. Ce signe vous rappellerait donc qu'il suffit pour être exorcisé, d'étendre les cinq doigts, en disant : "les cinq dans ton oeil", à la condition toutefois de le dire en arabe !.

Mais cette interprétation n'est pas la seule, car sur certains tapis de prière, il y a deux mains, une de chaque côté du Mihrab, pour situer simplement l'emplacement des deux paumes du croyant pendant la prière de même qu'au bas du tapis, nous trouverons deux signes marquant la place des pieds.

Enfin pour d'autres, plus prosaïques, ce signe n'est que la représentation de l'outil quotidien de l'artisan, le peigne.

Vous pouvez juger maintenant combien ces sigles élémentaires laissent place à toute fantaisie d'interprétation.

Ils n'en sont pas moins une sorte

d'alphabet qui servira de départ à d'autres éléments plus importants.

En effet, parfois simplement éparpillés, ils peuvent se lier, se doubler, se tripler. Ils peuvent devenir le célèbre Méandre cher aux Chinois et aux Grecs sans pour autant renfermer la moindre symbolique connue, à moins de prétendre que la répétition exprime la continuité...

Passons maintenant à d'autres formes plus importantes et possédant une certaine autonomie, à la fois ornementale et magique.

Il y a par exemple le grand motif central si souvent utilisé : le losange et l'octogone à crochets ou à petits triangles latéraux qui doivent garantir magiquement les nomades contre deux redoutables bestioles du désert, le scorpion et la tarentule.

Pour cette dernière, il faut cependant préciser que chez les soit-disant Boukhara, elle cède la place à plus gros qu'elle, afin de commémorer les empreintes de peids des éléphants de GENGIS KHAN profondément rougis par le sang des innombrables victimes de cet impitoyable conquérant. Se non e vero ...

Viennent enfin, fortement magiques et symboliques quant à leurs origines, en même temps qu'abondamment chargés de messages philosophiques ou mystiques qui vont vous ravir :

- le Coq, la Svastika, l'Arbre, le Boteh, la Croix.

Le coq, d'après la religion de Zoroastre, réveille les croyants et les invite à réciter les prières du matin. Grâce à lui, le fidèle repoussera le démon poltron "aux bras très longs" qui l'incite à la paresse. S'il se lève vivement, il entrera le premier au paradis.

La Svastika, que l'on trouve déjà dans les céramiques Elamites du cinquième millénaire, est interprétée partout où elle est répandue, de la Mer Egée à l'Inde et à la Chine, comme un signe de bon augure pour la santé.

Mais des études fort savantes que je ne saurais suivre, partant de l'Etang Sacré, la rattachent également au symbole solaire, à la fertilité, à la fécondité... pour aboutir à la Croix Grecque et à bien d'autres utilisations parfois fort déplaisantes.

L'Arbre, d'une incontestable valeur religieuse et dont l'origine est, dit-on, païenne a été rapporté du fond des mers par GILGAMESH. Cet arbre s'appelait bizarrement "l'homme aux cheveux blancs retrouve sa jeunesse".

Il y a aussi l'Arbre Mythique Zoroastrien avec lequel on prépare la boisson administrée aux moribonds : "Pharmacon Athanasias". Ces arbres sont les arbres de vie liés à la notion d'immortalité, arbres dont Pythagore aurait parlé...

Le Boteh, dont la forme rappelle celle d'une figue ou d'une poire dont la queue

serait légèrement inclinée sur un côté est, lui aussi, un symbole d'immortalité, qu'il devienne le Cyprès de Paradis planté par Zoroastre ou la flamme de la lumière du dieu Ormuzd (Mazda).

Certains ne manquent pas de remarquer la similitude de cette forme avec celle de la flamme de la Pentecôte sur la tête des Apôtres.

La Croix, déjà connue à Elam est fréquemment employée, mais ne revêt jamais ouvertement la signification d'un symbole chrétien, bien qu'il soit plausible de supposer que des corporations chrétiennes, arméniennes du Caucase ou Grecques d'Anatolie l'auraient utilisée en collaborant à la fabrication des tapis d'Holbein,

Le message en serait alors évident pour nous.

Peut-être également, les mêmes artisans chrétiens du Caucase sont-ils les auteurs des paons affrontés de part et d'autre d'une croix grecque ? Toujours en symbole d'immortalité.

Mais, à part l'exception du coq et du paon, les autres animaux qui apparaissent dans les tapis ne se voient attribuer avec certitude aucune valeur symbolique.

On refuse au chameau, vraie fortune du nomade, sa prétention à représenter un gage de bonheur et de richesse, au chien le pouvoir d'écarter les indésirables, les sorcières et la variole, à la douce colombe sa qualité de messagère de l'amour sous tou-

tes ses formes, donc aussi de la paix, n'en déplaie à PICASSO.

Et puis il y a la grenade, le plant de soleil, la capsule à graines mûrissantes, l'oeillet, tous plus ou moins chargés de symboles de richesse, de bonheur, d'abondance. Et la Palmette du Kashmir, dont la pointe recourbée est active contre le mauvais oeil. Et la lampe de Mosquée...

Toutes ces formes, tous ces symboles s'étaient, se déploient, se resserrent, s'épanouissent, encadrés de merveilleuses bordures qui sont le plus riche écrin que l'artisan ait pu concevoir pour étaler et retenir son trésor.

Trésor de vie, qui, dans une réminiscence ancestrale de nomade, le protège contre la dureté d'un sol aride, contre la monotonie d'un désert implacable, qui, après les ablutions rituelles, préserve sa pureté lorsque cinq fois par jour il s'adresse à son Dieu, qui préfigure les jardins des délices d'Allah.

Trésor aussi pour nous profanes, incroyants, fascinés par les cadences de ces formes étranges et l'éclat de ces couleurs multiples.

Trésor pour le professeur d'un jardin enchanté, plein de tulipes et de fleurs précieuses qui bordent le chemin menant à la source de vie et où jamais le vent d'automne ne pourra s'attarder.

Trésor pour vous, mon cher ami, si désireux de saisir "quelque confuse parole" qui vous révélerait le secret message venu d'au-delà des sept cieux d'Allah, pour vous ouvrir les portes du Palais d'Or et de Lumière où naquit l'ordre divin pour le bonheur du Sage.

Mais tout cela n'est peut-être que poésie ou rêve, rêve d'un Orient dont le mystère nous échapperait sans cesse et demeurerait pour nous toujours aussi lointain.

Orient de rêve, peut-être, pour quelque temps encore...

- Après avoir relu cette lettre, je sais que vous allez rester sur votre soif. Mais on ne peut pas tout expliquer, tout au moins avec certitude. Un poète peut-être y parviendrait-il.

- Pensez à nos chers Etrusques et aux silences qu'ils ont si souvent opposés à nos questions.

LE FACTEUR CHEVAL

par Claude BONCOMPAIN.

Si l'on demandait aux Drômois d'énumérer les gloires artistiques dont s'honore notre région, je crois qu'il s'en trouverait peu pour citer le nom de Ferdinand CHEVAL.

Je sais d'expérience quels sourires apitoyés, quels airs supérieurs suscite encore le vieux facteur inspiré.

Et pourtant peu à peu il est de plus en plus de gens pour venir dans de jardin où il a tant peiné contempler cet oeuvre si étrange qu'il appelait son PALAIS IDEAL. Les surréalistes l'ont admiré le plus souvent sans l'avoir vu. Ils étaient peu nombreux, mais lentement le mouvement de curiosité s'est étendu et il a des admirateurs passionnés.

On vous dit encore souvent : "Bah ! c'était un fou." Façon commode d'éluder les questions qu'il nous pose, que nous allons nous poser à son sujet. Car enfin : "c'est un fou". Fort bien. Mais quels rapports entretient la folie avec la création artistique ? Et cette oeuvre, justement, est-elle de l'art ? Sinon, qu'est-ce que c'est ?

Et d'abord pourquoi un beau jour un homme a-t-il été poussé par un mouvement irrésistible à entreprendre un travail désintéressé, inutile, qui

absorberait son temps, ses forces, ses pensées, jusqu'à ce qu'il s'y épuise ? Et pour créer quoi ? un monde de formes qui s'offrent à nous, qui témoignent de lui seul, dans lesquelles il s'est enfermé tout vivant ?

On a bien peu écrit sur le FACTEUR. Un des premiers textes sur lui est du poète Alain BORNE. Alain BORNE dont le destin n'est pas sans quelque ressemblance avec celui de CHEVAL. Toutes proportions gardées, certes, l'un et l'autre ont vécu, à Haute-rives, à Montélimar dans des milieux totalement fermés aux préoccupations artistiques, provinciaux, étroits, se sentant différents des autres, incompris, isolés.

Visiblement BORNE a puisé dans son expérience pour parler de Ferdinand CHEVAL :

"Un petit homme maigre, acharné à l'inutile... Un bâtiment éclatant de prétention et d'humilité, beau comme les rêves, un scandale de pierre hurlant de désespoir, de désir de ne pas mourir, d'imiter Dieu. Evasion vers l'intérieur cachant le déroulement des jours et faisant oublier la mort

le vertige de la sortie du néant

le dur désir de durer

un foisonnement de cauchemar et la beauté du rêve "

Certes nous savons après MALRAUX que toute création artistique est, parallèlement à la croyance religieuse, monnaie de l'absolu, besoin d'éternité, lutte contre le néant.

Mais dans peu d'oeuvres comme celle de BORNE et celle de CHEVAL, la mort est au centre. La mort et le rêve.

Là s'arrête la ressemblance. BORNE est un artiste raffiné, sûr de ses moyens.

Mais CHEVAL va vivre une aventure mille fois plus solitaire, difficile. Et ce qui rend son cas si intéressant à mon sens, c'est qu'il est unique.

Voilà un homme ignorant, inculte absolument, isolé, sans jamais un conseil ou un échange, qui part de rien, ne possède aucune technique, et qui tout seul réinvente l'art ; sa bataille contre le néant, il la conduit avec ses mains nues. Les rêves, l'univers onirique qui l'habite, il va les mettre en formes, les édifier, sans le ciseau du sculpteur, le pinceau du peintre, l'épure de l'architecte, sans écriture?

Et nous suivons sa démarche pas à pas. Voilà ce qui m'a passionné. J'étais sur place. J'ai interrogé beaucoup de personnes. J'ai mené une enquête patiente. Je voudrais vous faire vivre lentement son aventure, depuis la pulsion intérieure, les images fortes qui le hantent jusqu'à cette chose si étrange : LE PALAIS IDEAL. Il l'a dit lui-même : "Le rêve est devenu réalité."

"Nous les oiseaux que tu charmes toujours du haut de ces belvédères

Et qui chaque nuit ne faisons qu'une branche fleurie de tes épaules aux bras de ta brouette aimée

Qui nous arrachons plus vifs que des
étincelles à ton poignet

Nous sommes les soupirs de la statue de
verre qui se soulève sur le coude quand l'homme dort..."

Lorsqu'en 1932 le "Revolver à cheveux
blancs" d'André BRETON fit éclater ces images, combien
put-il se trouver de lecteurs pour voir sous le titre
bizarre "Facteur CHEVAL" non pas une insolite alliance
de vocables, mais le visage d'un homme dont la destinée
fut à la fois humble et magnifique puisque lui fut
accordé le rare privilège d'édifier de ses seules mains,
d'extérioriser, d'accomplir et de fixer durablement le
rêve profond qui l'habitait.

Son oeuvre demeure, témoignage solitaire,
hors du temps et de l'anecdote, énorme aérolithe tombé
d'un monde inconnu, hérissé d'inquiétants secrets.

Nombreux sont, chaque année, ceux qui
viennent la voir, tourner autour d'elle et l'interro-
ger. Comme aux premiers temps elle suscite la dérision
et l'enthousiasme, le trouble surtout, car ce que
chacun renferme en soi et n'ose contempler, elle le
dresse au jour, elle le proclame et l'affirme en une
prolifération inouïe de symboles, en une exultation de
vie obscure et pétrifiée. Assemblage de pierres brutes
à peine liées par la terre et le ciment, elle défie
les habituels critères du beau et de l'utile par ses
formes autant que par ses matériaux. Impossible à
classer, elle ne relève ni de l'architecture ni de la
sculpture. Impossible à dater, éternelle comme les
cailloux et éphémère comme nos songes, elle pourrait

surgir du fond des âges aussi bien qu'être contemporaine. Aisément on la croirait anonyme, fruit d'un inconscient collectif qui s'y manifeste comme dans les monstres aztèques ou les totems nègres, l'existence de son auteur dans sa banalité et sa transparence se réduisant à une prodigieuse somme d'énergie : 10 000 journées de travail, 93 000 heures, 33 ans d'épreuves.

Ferdinand CHEVAL naquit à Charmes le 12 avril 1836. Cette date est inscrite sur le dernier pilastre, à l'extrême droite de la façade ouest de son monument dont les six colonnes surmontées de vases portent chacune en un cartouche carré une des six lettres de son nom prédestiné d'animal totémique.

De ses origines et de sa jeunesse nous ne savons rien, sinon qu'il était fils de paysans et ne fréquenta guère l'école. Les traits qui plus tard marqueront sa physionomie ont dû se dessiner dès l'âge tendre : un regard gris d'acier, intense et lointain, sous les sourcils épais, un front buté, une bouche silencieuse et défiante aux lèvres minces. Toute l'intériorité du personnage secret, orgueilleux, voué aux songes, séparé des autres au point d'en paraître stupide. Les souvenirs **gondervés** de lui par sa famille et ceux qui l'approchèrent marquent le particularisme, la volonté d'isolement avec pour corollaire une incapacité pratique presque complète. Ses contemporains remarquaient quelques traits extérieurs fort significatifs : jamais il ne mit les pieds dans un café. Alors que c'était là le lieu favori et quoti-

dien de rencontre des hommes du village, où l'on discutait entre autres sujets, d'abord de politique. On était "rouge" dans les terres froides, farouchement républicain. Lui-même ne prit jamais parti. Il se moquait discrètement de ces palabres et ces jugements définitifs familiers aux buveurs. Il vivait à l'écart. En outre, parmi des gens qui ne lisaient rien et ne voyaient pas au-delà de leur proche horizon, il était abonné à des journaux de voyages.

Mis en apprentissage dans une boulangerie, il se maria tôt avec une jeune fille active et fort intéressée, Rosalie REVOL, qui le poussa à s'établir à son compte à Romans et là nous le voyons comme sur une image d'Epinal, boulanger distrait, laissant ouverte la porte du four et s'asseyant devant la lueur de la flamme, usant une partie de la nuit à lire, avide de contes et de légendes, mais surtout fasciné par les gravures de ces Veillées des Chaumières (également chères au jeune Arthur RIMBAUD), qui le plongeaient en d'interminables contemplations, déclenchaient en son esprit des chaînes d'idées, l'arrachaient si fortement à la réalité qu'il en oubliait sa besogne jusqu'à ce que l'odeur du pain brûlé ou les invectives de sa femme réveillée avant lui par cette odeur, ne l'y rappellent. Ces poétiques fournées ne pouvaient conduire qu'à une faillite commerciale. Le fonds fut vendu et pour échapper à toute contrainte, CHEVAL s'enfuit jusqu'en Algérie où il résida deux ans et d'où il rapporta seulement le souvenir des minarets découpés sur le ciel que, seuls éléments faciles à identifier, nous retrouverons plus tard dans sa construction.

Sa femme abandonnée, emportant l'enfant qu'elle venait d'avoir, trouva refuge auprès de ses parents à Hauterives, petit village du nord de la Drôme où elle devint garde-malade. Elle contracta la variole et sur le point de mourir fit rappeler le fugitif qui, dans cette grave circonstance, scandalisa l'entourage par son indifférence. Il devait peu d'années après, se remarier. Cette nouvelle union ne semble pas avoir été plus heureuse que la première, malgré la naissance d'une petite fille.

Bien que robuste, Ferdinand se montrait incapable de gagner sa vie. Il ne s'intéressait à rien. On lui procurait une place. On le harcelait de conseils. Il était docile, sans refus, sans consentement non plus, lourd de cette passivité des êtres qu'absorbe un monde intérieur incommunicable. Livré à lui-même, il s'en allait à travers la campagne pour de longues randonnées méditatives. C'est ainsi que ses proches en vinrent à penser que "bon à rien" sinon à la marche, on pourrait le charger de distribuer les lettres dans les villages et grâce à la protection du maire, il fut promu "piéton" c'est-à-dire facteur rural. Pour une fois, on le vit content. Il acceptait avec empressement ce merveilleux cadeau du sort : la solitude.

Il devait chaque jour rejoindre SAINT-RAMBERT d'ALBON, distant d'une vingtaine de kilomètres, d'où il commençait sa tournée et s'en revenait chez lui le soir après un circuit de 50 à 60 kilomètres. Quand le temps était mauvais, il lui arrivait de coucher en route, dans les granges. Vagabond salarié, il marchait,

marchait sans trêve et songeait à travers les routes grômoises comme RIMBAUD dans les chemins ardennais. Dans la stimulation intérieure que suscite la fatigue sa vie se dédoublait. Il a dit plus tard combien ces longues journées furent riches de rêves et ce qu'il y contemplait : non pas un salon au fond d'un lac, mais, doublant les lignes de peupliers et d'ormes, de haies vives et de plats pays, un palais démesuré, multiplié souvent aux dimensions d'une ville hérissée de tours, de superstructures bizarres et découpées, aux murs non point lisses et immobiles, mais pleins d'expressions et animés d'une sorte de vie (1). Le sommeil continuait souvent, en l'intensifiant, ce perpétuel rêve éveillé. Il y retrouvait avec bonheur la ville fabuleuse qui était son bien, son refuge et son lieu, sa demeure cachée. Il n'essayait pas de la décrire. Qui l'eût pu comprendre ? Et quels mots trouver pour se confier ?

« Son rêve, a-t-il dit, ne paraissait résulter d'une imagination malade, et je n'osais en parler à personne. Au moment où je l'oubliais, un incident le revivait soudain. Mon pied avait rencontré un obstacle qui faillit me faire tomber. Je voulais voir de près ce pierre d'achoppement. Elle était de forme si bizarre que je la ramassai et l'emportai. Je retournai le lendemain au même endroit et en trouvai de plus belles encore qui, rassemblées sur place, faisaient un si joli effet que cela m'enthousiasma. »

« Les trois confessions recueillies de ses lèvres, le témoignage des siens, la tradition orale ou écrite accusent l'importance déterminante de

cette journée et la situent très exactement en 1879.

"J'avais alors dépassé depuis 3 ans ce grand équinoxe de la vie qu'on appelle quarantaine..." Le fêveur soudain s'éveille, retombe sur la terre alors que la déambulation machinale entretenait en lui le songe quasi aérien. Il se retrouve planté sur cette terre, comme par surprise, et la voit en sa nouveauté, à travers des yeux lavés de rêve. Toute sa capacité d'attention se concentre sur la pierre. Comme "l'Immoraliste" au sortir de la maladie redécouvre le monde, comme le lecteur distrait achoppe sur un mot et le voit en sa composition arbitraire de signes alignés hors de leur signification habituelle, il voit la pierre.

Or il se trouve que celle-ci, outre son étrangeté de nature, son grain, son poids, sa qualité géologique, a une forme bizarre.

CHEVAL apprendra plus tard que la région des "Terres froides" dans laquelle il a si longtemps erré est faite d'un fond de mer retirée depuis les âges préhistoriques. Ainsi lui expliquera-t-on la présence des nombreux coquillages, le lent travail des eaux, l'usure facile de cette pierre mollassse et cette idée, cette perspective immense des temps l'enchanteront.

Durant les 46 ans qui lui restent à vivre il se souviendra de ce jour où il a été, dit-il, "ravi" par la contemplation de cette pierre,

Soumission à l'appel intérieur, joie profonde de sentir l'accord vaste, transcendant, où se rejoignent soudain le monde imaginaire et le monde réel. Il devr~~ait~~ait la tenir devant lui pendant son retour, l'interroger comme un signe mystérieux. Pour la première fois l'étrangeté des formes jusque-là rêvées se matérialisait et cet obsédé tenait entre ses mains un fragment tombé des murs de la ville mystérieuse. Si certains ont eu recours à la drogue ou à un système de vie complexe pour retrouver à volonté le chemin d'un monde intérieur, la grâce leur fut-elle plus directement donnée de la réconciliation et de l'unité ?

"Elle présente une sculpture si bizarre qu'il est impossible à l'homme de l'imiter." Voilà l'humilité de l'homme qui a le sens de ses limites, qui sait combien son pouvoir a besoin du secours des choses et se fie en elles. Il n'est que de collaborer, d'ordonner à peine les éléments du réel. "Alors je me dis : puisque la Nature fournit les sculptures, je me ferai architecte et maçon."

On peut dire qu'à cette minute le facteur CHEVAL naît à sa vie véritable. Sans doute ne trouverait-on pas d'autre exemple d'un homme ayant vécu aussi longtemps - 43 ans - dénué de toute préoccupation artistique et entrant de plain-pied, par une soudaine illumination, dans la construction d'une oeuvre expressive, qui l'occupera jusqu'à sa lointaine mort. Cette illumination écarter toute possibilité de conquête, de progrès. Il ne recueille aucun héritage, ne continue personne, ne réagit contre personne. On se trouve devant une création spontanée, essentiellement primitive,

puisée à la source même du rêve. Son inspiration ignore les problèmes et les limites de l'art. Son ambition est autre : celle d'une communication magique, directe, entre l'homme et le monde, d'une synthèse totale, d'une implication des symboles élémentaires. Ainsi ne peut-on comme certains l'ont tenté, rapprocher le facteur du Douanier ROUSSEAU. Celui-ci accepte la fragmentation des apparences. Il tente de reconstituer la rose de diamant, facette par facette, sachant que quelques-unes manqueront toujours.

L'écart du réel au rêve qu'exprime toute oeuvre d'art et qu'elle tente de réduire, s'abolit parfois en certaines créations à caractère mystique ou magique et ces oeuvres sont les sources vives où nous puisons une révélation du monde, par l'intermédiaire de l'émotion esthétique obtenue elle-même avec le secours d'une technique. On sait que la technique picturale du Douanier est fort raffinée. On connaît ses essais, ses ébauches, ses recherches.

Or le Facteur CHEVAL ignore toute technique. Il offre l'image, ou du moins suggère la possibilité d'un génie à l'état brut, d'un art brut, d'une transposition plastique de l'écriture automatique. Tenaillé par le besoin de s'exprimer, il doit inventer un instrument, créer un langage.

On pense à la foule innombrable des êtres doués pour créer et à qui ne fut jamais donné aucun moyen pour y parvenir, et par opposition aux miracles connus des bergers découverts par un artiste, à la rencontre de GIOTTO et de CIMABUE.

Mais CHEVAL ne peut leur être assimilé; on ne trouve ~~en~~ lui nulle volonté de recherche : la passivité absolue du médium - sa solitude aussi. Il est totalement séparé des autres et cela deviendra sa force, lorsqu'il sera bafoué, enjourné de dérision, renié par son milieu. L'artiste vrai en pareil cas se sent malgré tout solidaire de tous les artistes passés, de tous ses pairs.

CHEVAL reste un illuminé, attaché à sa vision, acharné à l'extérioriser, à s'en délivrer. Insensible à la beauté, il tâtonne à la recherche d'un truchement pour atteindre directement l'invisible. Son expérience est moins d'ordre esthétique que sacré. Il n'est pas un artiste, mais un sorcier. Ainsi ne faut-il pas juger esthétiquement le monument qu'il nous a laissé.

La pierre initiale lui apportait une espérance et suscitait aussi une puissante exigence à laquelle il s'est soumis. Pareille au grain de sable autour duquel s'agglomèrent les couches successives de la perle, ou mieux encore première cellule, germe prêt à se développer jusqu'aux dimensions d'une bête prodigieuse et figée.

Mais l'inspiré devra composer avec la matière, avec ses lois. Son ignorance même l'empêche de dresser un plan, de prévoir un ensemble avant d'y rattacher les parties. Il se limitera aux détails, les multipliera en une profusion délirante sur un entassement élémentaire contourné, creusé, bûssué ; c'est de leur multitude et de leur particularité que surgira le sans secret, l'appel obscur, le symbole onirique,

l'aveu inconscient de l'obsession sexuelle, la manifestation de l'instinct nu qui aujourd'hui investissent le visiteur, l'attirent et le secouent jusqu'au malaise. Après s'être durant deux jours laissé prendre à ces pièges, l'oeil rivé à sa lentille où venait s'isoler chaque fragment tour à tour, après avoir durant deux jours vécu à l'intérieur de cet univers de pierres vivantes, turgescentes, hideusement belles et suggestives, nous avons vu Jean-Marie MARCEL en ressortir titubant, secoué jusqu'au plus indicible de l'être ainsi que tous ceux qui prirent le temps de s'abandonner au sortilège.

Il est à souligner que cette impression n'est pas immédiate. Peut-être même pas ressentie par tout le monde. L'écrivain anglais Lawrence DURREL, qui a vu brièvement le Palais Idéal, a été frappé par l'impression d'homogénéité, de congruité, mais aussi de sérénité pareille à celle qu'éprouve l'enfance devant ses songes : "Une enfance vraie n'accorde de réalité totale qu'aux visions et les respecte. La vision du facteur était là, inscrite dans la pierre."

Il admire aussi le mélange inouï de tous les styles pour en faire une composition homogène. C'est la partie droite de la 1ère façade qui en fait, fait venir à l'esprit ce problème des styles. Le reste est trop composite, sauf la 4ème façade pour évoquer un style quelconque.

Il n'est désormais que d'accomplir.
"C'est alors, dit le facteur, que le grand charroiccom-

mença." Sa vie va s'identifier avec son oeuvre. On peut dire doublement qu'elle d'édifie, à la fois édifiatrice et édifiante.

Il parcourt les ravins, les côteaux, les endroits les plus arides, recueillant non seulement les pierres mais "le tuf pétrifié par les eaux qui est aussi merveilleux". Pour rassurer lui-même et les autres, il ne dévoile pas son dessein mais avoue d'abord construire dans son jardin une fontaine. Celle-ci apparaît comme une esquisse enchâssée ensuite dans le tout par besoin de réalisation unique et totale. Il procédera toujours par rajouts sans suppression.

"Il y a lieu d'admettre, écrit BRETON dans "Le Point du Jour", que le facteur CHEVAL, qui demeure le maître incontesté de la sculpture et de l'architecture médianimiques, a été hanté par les aspects de planchers de grottes, de vestiges de fontaines pétrifiantes de cette région de la Drôme."

Outre que sur le territoire parcouru par le facteur on ne trouve nulle grotte, c'est méconnaître l'ambition d'une oeuvre qui aspire d'abord à la fusion de tous les éléments : minéraux, végétaux (plantes en coquillages), animaux (pierres en forme de bélier et de chien) à travers lesquels, comme un sang pour les relier et les animer, circulera l'eau. De quelle substance étaient pétris le palais ou la ville qui hantaient ses visions et ses rêves ? Le caractère fondamental du rêve, c'est que rien n'y apparaît inerte, immobile et ananimé.

Le message reçu par Ferdinand CHEVAL et

qu'on retrouve littérairement exprimé par un HUGO dans certains passages mystiques est donc celui de l'unité du monde. Une obscure conscience va de l'homme aux plus vils animaux, de l'insecte à la plante et les pierres même vivent et -qui sait ? - peut-être souffrent.

Ce palais idéal sera un être complexe, une prolifération immobile mais parcourue d'une vie profonde. On comprend pourquoi son auteur a été si longtemps réticent, discret devant ce mystère et si exalté à le comprendre dans la révélation qui lui en fut faite.

La matière prend vie. "Pierres, dit-il, bien plus belles que les plus belles sculptures sorties des mains de l'homme", car ces dernières ne sont que figures mortes, représentation du réel, alors que celles que "Dieu fournit" vivent aussi réellement que la plante ou la bête dont elles ont l'apparence. Ainsi viennent à leur place les symboles sexuels en qui se résume la puissance de vie, sa reproduction indéfinie et le Palais Idéal peut-être considéré comme un immense autel élevé à la gloire du Sexe. "Tout se réduit à un appel du sexe, Le sexe est Tout : le moteur du monde ... Les choses naturelles elles-mêmes : les arbres, les fleurs, les montagnes sont ses monuments et ses témoignages (2)".

=====

La fontaine première, légèrement en retrait sur la façade, élève sur un soubassement une

vasque (la vasque, fontaine de vie, source jaillissante, est un thème constant qui se répètera jusque sur le tombeau que CHEVAL se construira au cimetière en sa 82^e année) qu'on dirait naturelle, pénétrée de mousse, au-dessus de laquelle, d'un évasement de rocailles, poussant des plantes en coquillages. L'ensemble est enclos dans une grotte elle-même surmontée de floraisons diverses et dominée par un fronton aigu, porteur d'oiseaux. Deux avancées supportent chacune une pierre des plus rares, un chien et un bélier.

Au bout de deux ans, le constructeur prend un parti délibéré et dresse toute l'aile gauche, remarquable par trois figures gigantesques, extrêmement étirées et telles qu'elles sortent visiblement d'un rêve, personnages à la fois humains par le visage et la verticalité et animaux par le grain de cailloux qui les revêtent comme d'une fourrure. A hauteur de leur poitrine, deux gargouilles les séparent et à hauteur de leurs genoux deux personnages modélés assez grossièrement. Une réduction de château fort couronne cet ensemble.

Une fois l'inspiration retombée et cette construction achevée, l'ignorant facteur essaie de "comprendre" ce qu'il a fait (ce mouvement secondaire sera constant chez lui) et comme il n'a de culture qu'un mince résidu de lectures hasardeuses, il baptise un peu au hasard ses créatures, mêlant à des bribes d'histoire des souvenirs de contes et de légendes. Les gargouilles deviennent pour lui la loutre et le guépard; les trois géants : César, le grand conquérant romain, Archimède, le savant grec, Vercingétorix, le défenseur

de la Gaule, Velleda, druidesse, sort de morceaux choisis de CHATEAUBRIAND et Dieu sait où il découvre JUIZE ou JUES, déesse de la liberté.

Sept ans ont passé lorsque cette partie de son ouvrage se termine par deux colonnes baroques à l'extrême gauche. Il a mesuré ses forces, reconnu ses possibilités quand l'idée lui vient par souci de symétrie (les simples ont le goût des "pendants") de bâtir sur la droite de sa fontaine une aile qui complètera la façade.

Il la conçoit d'abord comme un temple indou. La question se pose de savoir si quelques gravures l'ont aidé à concevoir les colonnes à renflements et moulures ornés de galets qui soutiennent cette structure irrégulière. Mais si il y eut à l'origine une réminiscence elle fut promptement noyée par des adjonctions incessantes, des superpositions multiples et enfin détournée de sa signification primitive quand un peu plus tard il décida d'en faire son tombeau "pour me faire enterrer à la manière des rois pharaons".

Ainsi ajouta-t-il aux symboles et détails déjà mis en place, une imagerie chrétienne, plutôt d'ailleurs par un reste de conformisme que par foi religieuse. "On y voit deux couronnes en pierre, au milieu du rocher la grotte de la Vierge Marie, les quatre évangélistes, un calvaire, la Mort et l'Abondance des pèlerins, des anges, au sommet l'urne mortuaire : en-dessus un petit génie construit en

toutes petites boules de pierre très dure, aussi de l'espèce de rachat... Sous terre il y a un caveau à trois mètres de profondeur, avec deux cercueils en pierre et leur couvercle à la mode des Sarrasins avec double porte en fer et en pierre".

Sa démarche créatrice apparaît claire avec des étapes distinctes. Parti du rêve qu'illustrent les géants, il poursuit pour durer, pour fixer le temps, pour lutter contre la mort en se dressant un tombeau pharaonique et après 15 ans de labeur solitaire achève cette façade orientée à l'Est, qui mesure plus de 26 mètres de longueur.

On le voit alors une fois de plus se recueillir, tenter de justifier ce qu'il a réalisé sous une impulsion intérieure toujours intense et élever la façade sud dont la particularité sera ce nomme naïvement "mon musée antédiluvien".

Derrière les barreaux, simplement posées, "des pierres naturelles, ressemblant à des animaux". Retour à l'origine, à la nudité des pierres primitives. Nouvel inventaire de ses moyens, prise de conscience et silencieux commentaire qui procède d'une réaction analogue à celle qui lui fit "nommer" César et Velleda. Cette façade est pauvre et froide comme tout ce qui se veut rationnel. La moins vaste aussi - 10 mètres seulement. Elle s'oppose tout à fait à la façade nord entreprise aussitôt après et où se déchaîne l'imagination libre, où fusent les symboles phalliques, les lianes, les becs, les eaux pétrifiées, les coraux, les noeuds de serpents étreignants-

seuls visages humains - ADAM et EVE,

Après un tel jaillissement, c'est encore re la retombée, la terne lucidité. Tant de brouettées de pierre, de chaux, de sable, tant de mètres cubes maçonnés, tant de jours épuisants occupés à quoi ?

A construire. Le facteur se trouve architecte comme M. JOURDAIN prosateur. Il s'interroge sur l'architecture, réinvente le fil à plomb, les mesures, le style. Il tend une ligne droite pour refermer cette bouche ouverte, et pour la première fois, cherche une véritable façade, la divise régulièrement par des fûts encastrés, créant ainsi des niches dans lesquelles il abritera sans choix les maquettes des styles et monuments les plus célèbres; un temple grec, un temple indou, une hutte gauloise, la Maison Blanche de Washington, un chalet suisse et pour finir, il se rappelle son voyage en Algérie et reproduit une porte de mosquée.

Il a 76 ans. Il détache de ses mains les restes de mortier, recule et enfin contemple son œuvre. On le voit alors saisi d'une crise d'orgueil immense, paranoïaque, vaticiner et couvrir d'inscriptions chaque surface plane de sa fantastique pyramide, exalter son propre courage, défier les plagiaires.

"Si le feu du génie brûle en toi visiteur, approche. Si les scènes de la nature peuvent t'ébranler, verse une larme,

"Mais si tu n'es ~~possé~~ ~~le~~ ~~beau~~ génie,
ni à la nature, Retire-toi"

"C'est de l'Art, c'est du Rêve, et
c'est de l'Energie".

Mais une épreuve l'attend. Le curé du
village, pressenti par lui, déclare qu'il refusera
d'inhumer un chrétien sous un sépulcre qu'il juge à
raison païen et sans doute diabolique. Il n'est terre
bénie que celle du cimetière.

L'idée du tombeau et de l'immortalité,
dans l'esprit fécond du vieillard, se transfère alors
curieusement en celle d'un auto-musée. A l'intérieur
de la grotte reliant la fontaine au plan des géants,
il dispose ses instruments, sa truelle, sa brouette,
les abrite derrière une grille scellée et leur donne
voix.

Je suis la fidèle compagne
Du travailleur intelligent
Qui, chaque jour dans la campagne,
Cherchait son petit contingent.

Maintenant son oeuvre est finie.
Il jouit en paix de son labeur
Et chez lui, moi, son humble amie,
J'occupe la place d'honneur.

=====

Je voudrais m'arrêter sur cette démar-
che du facteur, qui, si j'ose dire, se museifie soi-

même. De toute son aventure, c'est un monument privilégié, un des plus surprenants, des plus riches de sens.

Il a été là un précurseur et sa postérité est nombreuse. Il a été le premier à faire un geste qui a été répété depuis et qui a des implications profondes.

C'est une grande idée que de prendre un objet familier, de l'isoler derrière une grille ou une vitre ou sous un globe. Quelle humiliation pour l'esprit de rendre ainsi une chose intouchable, de la marquer d'un tabou, en faire un symbole et ensuite y coller une étiquette ou, ce qui est encore mieux, la faire parler en vers. C'est solemniser la banalité ; c'est marquer d'un sceau sacré une chose ordinaire.

Le tombeau renferme la poussière du créateur ; le musée transpose sa vivante création. On voit les choses les plus surprenantes dans certains petits musées poussiéreux de petites villes. On paie d'abord pour voir des choses qui évoquent des gens totalement inconnus.

J'aime aussi qu'on paie pour voir entre autres la brouette du facteur. Pour lui, elle a été le substitut de son tombeau. -plus choquante -Elle évoque l'instrument de l'oeuvre enfin éternisé, sacralisé. Elle peut même devenir objet d'art -c'est une création de la foi -Elle nous prouve que la valeur des choses est d'abord anunous-même. La chose se décale de la réa-

lité. Elle change si on nous persuade qu'elle a une valeur particulière.

On a été bien embêté quand DUCHAMP a exposé, après l'avoir signé, un porte-bouteille. Il y a aussi l'histoire récente des 120 briques qu'un musée de Londres a payé plusieurs millions. Voilà des gestes qui nous interpellent et nous laissent et laissent les docteurs et les critiquass assez perplexes. Qu'est-ce que c'est ? De l'art ou non ? Du beau ou non ? Où commence le beau . Ainsi le facteur répond d'avance avec humour à ceux qui disent : oeuvre de fou. Ce n'est pas de l'Art ?

Mais reprenons l'histoire de Ferdinand. Son oeuvre est faite. Il reste vacant, nostalgique. Et alors, il a une autre trouvaille. Il revient vers la façade de l'Ouest et, dans une des niches, il creuse pour rentrer à l'intérieur de son palais clos, ouvre une galerie, en couvre les murs et la voûte de modelages, de vasques, de coquillages, d'inscriptions, et au moment de sortir, sur le linteau de cette issue qui le ramène au jour et à la présence des hommes, il grave ces mots mélancoliques : "La Fin d'un Rêve".

Il n'est plus désormais que de se reposer sur la certitude de la gloire. Quelques visiteurs se présentent. Les manoeuvres militaires du camp de Chambarran obligent chaque année des officiers à traverser la vallée de la Galaure, et pour occuper le loisir d'une halte, beaucoup s'attardent devant le Palais du Facteur.

Enfin, suprême consécration, apparaissent divers touristes étrangers. L'un deux, un savant suédois, devant ces mille mètres cubes de maçonnerie qui portent l'inscription "Travail d'un seul homme", se refuse publiquement à croire que le constructeur a travaillé sans aide. A cet inconnu nous devons les "Confessions" de Ferdinand CHEVAL.

Afin que nul ne doute désormais, il réunit trois compatriotes qui l'ont vu durant 33 ans transporter les matériaux et les assembler, il leur dicte son témoignage et les prie de les contresigner.

Nous possédons trois textes, un peu différents dans la forme, de ses déclarations certifiées véridiques. Ajoutons-y un trait qui humanise sans l'adoucir ce personnage obsédé et frénétique. Il gagnait une trentaine de francs par mois et dépensa 5000 Francs pour l'achat de 3500 sacs de ciment et de chaux qui lui furent nécessaires, se réjouissant fort, disait-il, de ruiner sa famille qui ne l'aimait pas et le déclarait fou.

A 82 ans, l'approche de sa fin aviva en lui le regret de la sépulture grandiose qu'il s'était jadis préparée. Puisque celle-ci lui était refusée, il entreprendrait donc un tombeau aux dimensions ordinaires, mais orné selon son goût.

A l'entrée du cimetière se dresse aujourd'hui ce monument funèbre qui semble appeler plutôt l'exorcisme que la prière. C'est comme un abrégé de sa grande oeuvre. La croix y disparaît au milieu

d'ornements et de symboles à la signification évidente, qui évoquent non pas une résurrection, mais la permanence et l'immutabilité de la vie. C'est là que, depuis 1924, dort Ferdinand CHEVAL, le sorcier constructeur et les bêtes qui paissent dans le pré voisin quand le vent rabat sur elles le parfum des rosiers nés de ses os, se cabrent, affirme-t-on, et s'effarouchent.

Cédant une dernière fois à son goût des inscriptions, il a gravé dans la pierre cet alexandrin certainement involontaire et grandiose dans sa simplicité :

Le tombeau du silence et du repos sans fin.

Mais le privilège des créateurs, n'est-il pas justement de se survivre dans leur oeuvre, ne laissant derrière eux ni le silence ni le repos, mais une interrogation, une attention, un témoignage tenace de la signification qu'ils ont donnée à leur vie et qui peut nous aider à trouver le sens de la nôtre.

Ferdinand CHEVAL a bien gagné son pari contre la solitude, contre la mort, puisque nous lui avons donné un moment notre pensée.

J'aimerais que cette pensée fût fraternelle, amicale pour cet acharné qui a entassé tant de pierres pour que durent ses rêves, ses peurs, ses joies, ses angoisses, tout ce que nous pouvons partager avec lui.

C'est un homme qui a surmonté son médiocre destin et par là il peut devenir exemplaire.

(1) Notons ici que pour le psychanalyste l'interprétation n'est pas douteuse : l'insatisfaction de la vie et sans doute l'échec sexuel provoquent une régression de la libido poussée jusqu'au complexe de retour à la vie utérine qui provoque le rêve du mur vivant. Celui-ci représente la paroi de la matrice maternelle.

(2) Carlo Coccioli (Fabrizio Lupi.).

